

REMARQUES GÉNÉRALES

SUR LES

PLANTES ALIMENTAIRES

A LA GUYANE

PAR

M. le D^r SAGOT,

Professeur à l'École de Cluny.

(Extrait du *Journal de la Société centrale d'Horticulture de France*,
2^e Série, VII, 1873).

Après avoir décrit dans plusieurs articles précédents les plantes alimentaires de la Guyane, il me paraît utile de présenter, à leur sujet, quelques réflexions générales et de faire ressortir quelques faits importants, qui dérivent de la nature des produits du pays, du genre de culture qu'ils réclament, et du prompt épuisement du sol par les pluies.

Les terres équatoriales produisent facilement et en énorme quantité la fécule et le sucre, sous forme de racines farineuses, de fruits et plantes imprégnés de jus sucrés ; elles donnent au contraire avec parcimonie les substances azotées, les plantes qui se plaisent sous ce climat contenant peu d'azote et l'éducation du bétail étant difficile et incertaine. La récolte d'un abatis présente une grande masse de produits, mais la valeur alimentaire de ces produits est bien moindre que celle des récoltes du Nord ; le même poids desséché de Manioc, de Bananes, de fruits, et même de Riz, est loin de contenir la proportion d'azote qu'on trouvera dans du Blé, des Choux, des racines potagères ou des Haricots. La même infériorité se retrouve dans la qualité, pour l'entretien des

animaux, de l'herbe des pays chauds ; elle ne représente pas à beaucoup près la même valeur alimentaire que celle des pays tempérés. Les conditions de culture sont plus différentes encore que la nature des produits, les régions froides se prêtant naturellement à la culture permanente du sol, à sa réparation par les engrais, à l'entretien du bétail, au travail de la charrue, à la maturation simultanée des récoltes, à leur facile conservation, etc., tous avantages précieux refusés par la nature à l'agriculture équatoriale.

Si les substances alimentaires offertes à l'homme et aux animaux dans la zone torride sont d'une valeur nutritive médiocre, il faut avouer cependant qu'elles sont en parfaite harmonie avec les besoins physiques des races humaines et des espèces animales que la nature y a placées. Pour ne parler que des hommes, il est évident que les Nègres en Afrique, les Hindous, les Chinois et les Malais en Asie, les races américaines dans les forêts de la Guyane et du Brésil, s'accommodent parfaitement des aliments que la terre y donne et auxquels ils joignent, suivant leurs mœurs séculaires, plus ou moins de viande ou de poisson, comme ils s'accommodent parfaitement du climat sous lequel ils vivent et dont ils ne peuvent sortir sans risquer de souffrir, de dépérir même. A la Guyane, le cultivateur noir, qui fait sa nourriture habituelle de farine de Manioc, de Bananes et de poisson séché, cultive sans crainte au soleil et à la pluie, conserve toute sa santé et prend dans le travail de nouvelles forces ; l'Européen qui s'abstient des exercices fatigants, qui évite de trop s'exposer au soleil, qui use d'une nourriture recherchée, éprouve cependant un affaiblissement inévitable, et celui que le défaut d'une aisance suffisante réduit à se nourrir des racines et des fruits du pays, à se livrer à des travaux trop fatigants et à braver les intempéries atmosphériques subit un vrai dépérissement. Les races asiatiques, moins robustes que la race nègre, demandent déjà une nourriture plus choisie et plus réparatrice et ne peuvent fournir qu'une moindre quantité de travail ; la race indigène d'Amérique veut beaucoup de poisson et de viande dans son alimentation et ne peut fournir qu'une faible quantité de travail manuel. Ces considérations sont nécessaires pour faire comprendre les conditions naturelles de la production rationnelle et économique des vivres.

Exiguïté des cultures vivrières. — En présence d'une production végétale incessante et abondante, et de cette vaste étendue du sol qui permet de choisir, aussi souvent qu'on le veut, des terres neuves pour établir ses plantations, les peuples indigènes de l'Amérique et de l'Afrique équatoriales ne cultivent que de très-petits champs, et ne consacrent au travail de la terre qu'un temps fort restreint. Je reste en deçà du chiffre exact en assurant que les indiens Galibis travaillent à la terre en somme un peu moins d'un jour par semaine, la presque totalité de ce travail se reportant à la saison où les abatis s'établissent, seul moment où les hommes travaillent à la terre pendant un ou deux mois environ. Les Noirs sauvages d'Afrique, plus agriculteurs que les Américains, donnent un peu plus de temps à la culture, pas beaucoup plus néanmoins. Chez les uns et les autres, l'homme n'intervient guère dans les travaux des champs que pour défricher le sol; aux femmes incombe le soin de planter, de sarcler et de récolter. Si en Asie des races plus patientes et plus industrieuses se livrent avec assiduité aux travaux agricoles, on doit en chercher la raison principale dans l'extrême population de beaucoup de ces contrées, qui, en obligeant l'homme à vivre de la culture d'un même petit champ, le met dans la nécessité de le cultiver avec plus de suite, d'industrie et d'application. On peut estimer, à la Guyane, que la culture des plantes alimentaires bien faite, sur une étendue de 18 à 20 ares de bonne terre, assure la subsistance végétale d'un homme; qu'en terre médiocre, celle de 30 à 35 ares est plus que suffisante pour l'assurer. Aussi, sur toutes les habitations où un atelier de Noirs travaille sous la direction d'un planteur, la production des vivres n'absorbe-t-elle que la moindre partie du travail, les cultures d'exportation en prenant la très-majeure partie.

A ce sujet, je dois exposer en quelques lignes comment s'obtient et s'est de tout temps obtenu l'approvisionnement en vivres sur une habitation bien conduite. La facile production des vivres à la Guyane dérivant surtout de la facilité de cultiver la terre à de très-longs intervalles de jachère, les habitants réunissaient à des cultures industrielles et stables la pratique d'abatis, à la manière des indigènes, abatis exécutés souvent dans le haut des rivières ou dans les criques à une assez grande distance. L'agriculture

dispersait et concentrait tour à tour ses efforts pour des travaux différents, au grand profit de la production.

Le principal approvisionnement de vivres de l'habitation reposait en général sur la plantation du Manioc sur premier défriché ou sur repousses anciennes de bois, et récolté à sa pleine maturité, c'est-à-dire entre deux et trois ans. Ces plantations étaient exécutées par les Noirs les plus forts et les plus actifs de l'habitation, qui avaient chacun le soin et la jouissance de la portion de culture qu'ils avaient établie, le planteur exerçant une direction supérieure sur ces travaux, réunissant ces cultures parcellaires en pièces contiguës sur un seul et même emplacement, de manière à assurer un aménagement régulier de mise en culture et de reboisement des jachères, de manière à diminuer les dévastations des animaux sauvages, à permettre une surveillance et une inspection faciles, à diminuer de beaucoup les pertes de temps que le détail des sarclages et des récoltes imposent à de petits cultivateurs isolés.

A ces abatis de Manioc sur grands bois s'ajoutaient des cultures moins étendues sur niements ou repousses de bois, disposées soit auprès des premières, soit au voisinage de l'habitation. Elles étaient en général exécutées par les travailleurs moins valides de l'atelier.

Les digues qui entouraient et coupaient les terres basses desséchées, où s'exécutaient les grandes cultures industrielles, portaient des Bananiers, et les pièces de terre basse nouvellement défrichées, encore imparfaitement nivelées et purgées de souches, étaient également plantées de Bananiers et quelquefois aussi de Tayoves et de Riz.

Le tour des cases, c'est-à-dire ces quelques ares de terrain que le voisinage de l'homme porte à un haut degré de fertilité, fournissait des légumes et des fruits.

C'est dans ces conditions de culture intelligente et bien combinée qu'un jour de travail par semaine suffisait à la production des aliments végétaux des travailleurs. Leur alimentation animale, d'une valeur vénale à peu près égale, s'obtenait en général par l'échange de denrées coloniales contre de la morue salée de Terre-Neuve.

Admettons maintenant que les plantations de vivres, que nous

avons supposées faites dans une terre bonne et appropriée à chaque espèce végétale, cultivées à des intervalles de jachère suffisamment éloignés, soient exécutées sur une terre épuisée, sans labours ni sarclages suffisants; que les cultures, au lieu d'avoir été intelligemment groupées, ce qui atténue les dévastations des insectes et des gros animaux et épargne beaucoup de temps perdu pour aller et revenir, aient été dispersées capricieusement par petits morceaux, l'un d'un côté, l'autre de l'autre; que l'alimentation, au lieu d'être demandée à un certain nombre de végétaux différents et à diverses sortes de sol, soit demandée à une seule plante et à une seule sorte de terre; que la récolte du Manioc, au lieu d'être faite à son temps, soit opérée prématurément, sous la pression de besoins urgents, nés de l'imprévoyance du cultivateur; ce ne sera plus au prix d'un jour de travail par semaine que le cultivateur produira sa nourriture végétale, ce sera au prix de deux et de trois. Son alimentation sera plus chétive et plus monotone; l'approvisionnement de la colonie sera moins assuré et plus exposé à souffrir des intempéries atmosphériques; sa prospérité commerciale souffrira, car, si on consacre trop de temps aux cultures de vivres, on aura d'autant moins de temps à donner aux cultures d'exportation.

Quoique mes assertions soient en pleine concordance avec l'expérience agricole de la Guyane et de la plus grande partie des pays chauds, je dois aller au-devant des objections qui peuvent se présenter à l'esprit des lecteurs européens et peut-être, je l'avoue à regret, de certains fonctionnaires des colonies, qui, tout en les habitant, en connaissent peu la pratique agricole. — Comment admettre qu'un cultivateur puisse produire ses vivres végétaux en un jour de travail par semaine, lorsqu'on voit en Europe, sous un climat, moins productif sans doute mais cultivé plus sagement, les deux tiers, les trois quarts de la population consacrés aux travaux des champs, et le pays ou suffire simplement à son alimentation, ou n'exporter qu'une fraction minimale de ses récoltes? — Je répondrai que dans les pays où cela se produit, le sol étant très-peuplé, il n'est nullement loisible au cultivateur de choisir les terres fertiles, qui rendent pour le même travail deux, trois ou quatre fois plus que les mauvaises; que le sol trop exigü manquant

à son activité, il ne peut le plus souvent cultiver toute l'étendue de terrain que ses forces lui permettraient de planter; qu'il se procure directement et non par échange commercial les matières animales qui entrent dans son alimentation; que le sol en Europe ne produit que pendant une saison; qu'en Europe du reste la proportion de la population rurale à la population totale varie beaucoup d'un pays à un autre (en Angleterre elle n'est guère que d'un tiers ou d'un quart, ce qui très-certainement a de très-graves inconvénients, mais ce qui n'en établit pas moins très-clairement que la production des vivres, quand elle est bien pratiquée, n'absorbe qu'une fraction assez modérée du travail de l'homme).

Ce serait afficher des opinions bien rétrogrades et professer un culte bien outré du régime passé des colonies, que de regretter aujourd'hui que les vivres végétaux ne soient plus produits en un jour de travail par semaine; mais il faudrait aussi manquer de sens agricole et de patriotisme colonial pour ne pas déplorer que la culture des vivres soit pratiquée aujourd'hui dans de si mauvaises conditions de plantations parcellaires et mal faites, qu'elle absorbe un temps exagéré et accapare exclusivement tant de bras au détriment des cultures d'exportation.

Il est évident que la production des vivres absorbe une fraction d'autant plus minime du travail que l'atelier d'une habitation est plus particulièrement composé d'hommes adultes, contient moins de femmes, d'enfants et de vieillards. Certes, il serait fort à désirer à la Guyane, pays vaste et très-faiblement peuplé, que ce fût le grand nombre des enfants qui attirât tant de bras aux cultures de vivres; mais ceux qui connaissent le pays savent que la population n'y augmente malheureusement que peu et que ce n'est pas là qu'il faut chercher la cause de l'abus que je signale.

Rareté des vivres, disettes.— En présence d'une telle facilité de produire les vivres, il semblerait que la colonie dût toujours en avoir en abondance. Il n'en est rien cependant, et, en écartant même l'état présent et la dernière période de vingt ans, où des raisons particulières, la désorganisation des ateliers, la désertion de la grande culture, l'attraction de la population vers la ville et les bourgs, l'accroissement du nombre des consommateurs à la suite de la création des établissements pénitentiaires, ont amené

la rareté presque permanente des vivres et leur cherté, on peut dire, avec la *Statistique officielle des colonies* (1843), que la Guyane n'a jamais eu que des alternatives de surabondance ou de rareté dans ses approvisionnements.

Les raisons physiques et économiques n'en sont pas difficiles à saisir. Telle est l'influence des éventualités atmosphériques que le même champ peut porter un tiers ou moitié en moins ou en plus des prévisions; telle est l'action destructrice des pluies excessives que la pourriture peut détruire tout à coup un champ de Manioc à maturité. Des pluies précoces et trop abondantes en automne empêchent de brûler et de planter les abatis et préparent une disette pour un an ou deux ans plus tard. Des pluies excessives, survenues en hiver ou au printemps, détruisent des champs de Manioc mûr. Une sécheresse inattendue ou retarde la croissance du Manioc, ou même détruit de jeunes plantations. Les pieds de Bananier peuvent être détruits par une inondation; la récolte d'un champ de Riz peut être avariée par la pluie ou diminuée par les dévastations des oiseaux. Dans une habitation isolée et de peu d'étendue les insectes peuvent ravager les abatis de vivres et amener les plus graves mécomptes.

Si, d'une année à l'autre, les éventualités atmosphériques peuvent amener l'abondance ou la rareté des vivres, on doit aussi remarquer que, dans la même année, le cours naturel des saisons ramène à certains moments l'abondance, et, à d'autres, laisse un peu le cultivateur dans la pénurie. L'été est la saison de l'abondance; c'est l'époque où les racines farineuses arrivent à maturité et se conservent intactes dans le sol; l'hiver est, au contraire, le moment où les approvisionnements font plus aisément défaut. Les plantations nouvelles ne font alors que commencer à pousser et les champs de Manioc mûr sont sujets à se gâter en terre.

Cette incertitude des approvisionnements de subsistances, au sein d'une nature prodigue, doit éveiller au plus haut point l'attention de l'agriculteur, et je ne saurais trop insister sur les préceptes qui permettent d'atténuer ou d'éviter ces déplorables accidents.

Je réduis ces préceptes à trois règles générales :

1° — Cultiver les plantes alimentaires dans le sol qui leur con-

vient proprement et dans les conditions de bonne culture que l'expérience a consacrées.

2° — Cultiver simultanément pour l'approvisionnement en vivres plusieurs plantes différentes et établir ses cultures sur plusieurs sols différents.

3° — Assurer par l'élevage d'animaux domestiques l'écoulement des produits superflus.

Reprenons et commentons chacune de ces propositions. Donner à chaque plante le sol et les soins qui lui conviennent proprement.

— Sans revenir sur les règles déjà données, je rappelle :

Que le Manioc n'arrive à une haute production et ne conserve bien ses racines en terre que sur nouveau défriché de grands bois ;

Que le Bananier ne végète puissamment et ne peut s'établir en grande culture que sur les bonnes terres basses de la côte, desséchées préalablement, et qu'il vient beaucoup mieux sur premier défriché de forêt ;

Que le Riz ne rapporte bien que dans les terres basses du littoral et sur nouveau défriché de forêt ; que, dans les terres basses de l'intérieur, il rend moins et ne peut guère donner qu'une ou deux récoltes sur premier défriché ;

Que la Patate ne réussit bien que dans les terres meubles et assez riches ; qu'il faut l'arracher entre 3 et 4 mois, faute de quoi ses tubercules peuvent se gâter en terre ; qu'il faut donc la cultiver par petites plantations successives, calculées de manière à ce que le produit s'en écoule toujours rapidement.

Que l'Igname ne donne des produits abondants que sur abatis nove et autant qu'on a planté de fortes et belles têtes de racines ;

Que les Tayoves ne produisent d'une manière satisfaisante que sur les bonnes terres basses, et que la meilleure manière de les planter est de les intercaler entre les pieds de Bananiers ;

Que le Maïs ne réussit que dans les bonnes terres et à certaines saisons ; qu'il se conserve mal en provisions, et ne peut fournir qu'un apport minime à l'alimentation d'un atelier.

Que le Maïs et les Pois, qui, sous d'autres climats, fournissent des ressources alimentaires importantes, ne peuvent, à la Guyane, que donner un faible surcroît aux approvisionnements principaux ;

Que les abatis de vivres doivent toujours être établis et brûlés de bonne heure;

Qu'il est préférable, après une ou deux récoltes de Manioc sur abatis nove, de laisser le sol se reboiser et former de bons niaments, que de trop prolonger la culture du terrain et de rendre ainsi le reboisement ultérieur lent et difficile;

Que la plus grande partie des vivres d'une habitation bien conduite doit toujours être faite sur nouveaux défrichés.

Cultiver des plantes alimentaires variées. — Il y a beaucoup plus de sécurité à cultiver plusieurs plantes vivrières qu'à n'en planter qu'une seule, car les intempéries atmosphériques qui frappent l'une épargnent l'autre; tel insecte qui attaque l'une ne s'attaque pas à l'autre. En outre, chaque plante a sa saison de production; chaque plante préfère un terrain déterminé, croît plus vite ou plus lentement, se conserve bien ou se gâte en peu de temps. La variété des plantes alimentaires sur une habitation est une assurance contre la disette, comme elle est un grand avantage pour la santé et le bien-être des travailleurs, toute alimentation monotone étant imparfaite. Le Manioc est et restera la plante alimentaire principale de la Guyane; mais le Bananier, le Riz, diverses plantes à racines farineuses, sont appelées à fournir aussi un puissant apport de subsistances, le Bananier en particulier et plus que toute autre plante. Pourquoi dois-je ajouter que sa culture tombe en décadence avec la culture régulière des terres basses, et qu'en même temps que la colonie cesse de se livrer avec ardeur à la culture de la Canne, elle en restreint tellement la culture qu'elle l'abandonne presque dans plusieurs quartiers!

Il n'est pas moins important de planter les végétaux alimentaires sur plusieurs sols différents. Les terres basses de la côte sont aussi propices à la culture du Bananier et du Riz que les terres hautes le sont à celle du Manioc; elles souffrent moins des dévastations des insectes et se prêtent bien mieux à la culture permanente.

Consommation par les animaux domestiques des vivres excédants. — Il n'y a qu'un moyen d'avoir toujours suffisamment de vivres à la Guyane et de ne jamais craindre la disette, c'est d'en avoir toujours

trop. Or, on ne pourra, sans perte, en avoir trop que lorsque l'excédant trouvera un écoulement dans l'élevé d'animaux domestiques. Je ne pense pas que cet emploi de l'excédant des vivres puisse amener des bénéfices, mais il peut préserver d'une perte. L'élevé des animaux domestiques tient de si près au progrès de l'hygiène publique et de l'agriculture, qu'il est impossible de ne pas voir avec faveur toute tentative ayant pour but d'en multiplier la pratique, et de lui donner la seule base large et solide qu'elle puisse avoir, la culture de plantes alimentaires pour les animaux. Si rares que soient aujourd'hui à la Guyane le Manioc, les racines farineuses et les Bananiers, il est certain, pour ceux qui connaissent la cause de cette rareté et la facilité avec laquelle la terre bien cultivée les produit, qu'on doit en bonne agriculture en avoir toujours assez pour en pouvoir donner aux animaux domestiques et s'en servir notamment pour l'élevé du porc.

Je sais qu'il sera très-difficile d'introduire à la Guyane ces habitudes nouvelles, et que les Nègres propriétaires, qui s'adonnent presque exclusivement à la culture des végétaux alimentaires, témoigneront une répugnance insurmontable à donner à des animaux des racines dont l'homme fait sa nourriture. Mais si peu de chances qu'un bon conseil ait d'être suivi, il faut toujours le donner.

Conduite à tenir en cas de disette ou de prévision de disette. — Tantôt, soit sur habitation, soit dans la colonie tout entière, la disette apparaît inopinément lorsque des pluies excessives ont pourri en terre les racines du Manioc mûr; tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, la disette est prévue un an à l'avance, lorsque les pluies d'automne, arrivées prématurément, ont empêché de brûler et de planter les abatis de vivres.

Au cas de disette immédiate, on doit évidemment se hâter de chercher à acheter des vivres au dehors et de planter des racines d'une prompte venue. Si la disette est locale, les propriétaires s'informeront promptement des ressources qu'ils peuvent trouver autour d'eux, ou dans les quartiers voisins, ou dans le Para. L'acquisition de vivres au dehors de l'habitation est une nécessité ruineuse, mais il faut la subir et s'exécuter promptement. Si le défaut de vivres est général, l'administration et le commerce de

Cayenne prennent des mesures pour introduire de la farine de Manioc, du riz, de la farine de froment. C'est ordinairement aux bouches de l'Amazone qu'on va chercher le Manioc ; il est cultivé en abondance dans toute la province de Para et s'y vend à un prix très-modique. Depuis l'émancipation, la colonie a eu très-fréquemment recours à cette ressource, ce qui atteste le triste état de son agriculture. En même temps qu'on va chercher des vivres au dehors, on se hâte de planter des végétaux d'un prompt rapport, soit sur des terres déjà découvertes, soit sur de nouveaux défrichés qu'on opère surtout dans des niaments (repousses de bois). On plante alors de préférence les races hâtives de Manioc, reçues autrefois du Para et conservées dans plusieurs quartiers ; elles peuvent s'arracher à six mois à peu près. On ferait également bien de planter en pareil cas des Patates qui peuvent se récolter à trois et quatre mois ; mais il y a aujourd'hui très-peu de cultivateurs qui sachent bien conduire cette plante, qui est très-productive mais dont la racine se détruit en terre très-vite. Si on a des terres favorables à sa disposition, on sèmera du Riz qui mûrit, comme on sait, à quatre mois ou quatre mois et demi. C'est un très-bon aliment, mais qui ne rapporte pas beaucoup. Si la nécessité oblige alors d'arracher des plantations de Manioc imparfaitement mûr, on doit avoir soin de replanter à mesure qu'on arrache. Suivant qu'on prévoit que le défaut de vivres sera de courte durée ou se prolongera, on établit ou non des plantations en conséquence. En général il y a beaucoup plus d'avantage à défricher en pareil cas des niaments que des grands bois. Les niaments se nettoient beaucoup plus vite et se prêtent mieux à être brûlés après quelques jours seulement de beau soleil. On peut ordinairement, dans le petit été de mars, brûler les niaments. Si, au moment où on opérerait, les pluies étaient excessives et continuelles, on pourrait encore brûler en vert en allumant le matin un bon feu de bois sec sur le terrain et jetant sur ce feu les branches feuillées fraîches à mesure qu'on a abattu les jeunes arbres et qu'on les a coupés en morceaux. L'établissement à contre-temps de plantations de végétaux alimentaires sur une habitation où les approvisionnements font défaut est toujours une opération très-fâcheuse, qui dérange les récoltes, brise l'harmonie des travaux et porte un préjudice

pécuniaire sérieux. C'est une nécessité qu'il faut subir. Le planteur prudent ne saurait trop se mettre en garde contre de si tristes nécessités, et il se mettra en garde en ayant toujours de suffisantes plantations de Manioc sur abatis nove.

Au cas de prévision de disette pour une date qui n'est pas rapprochée, la conduite du propriétaire est facile à prévoir. S'il n'a pu établir et brûler en temps opportun ses abatis de grands bois, il défrichera et plantera des niaments, en même temps qu'il fera replanter du Manioc au fur et à mesure de la récolte dans les abatis qu'il aurait laissé repousser en bois, sans la nécessité qui l'oblige à leur demander une seconde récolte. S'il dispose de terres convenables, il pourra faire des plantations de Bananiers qui entrent en rapport à un an, et dès lors ne cessent, pendant deux ou même trois ans, de donner des régimes en abondance. Quand on a un an devant soi, on peut toujours prendre des mesures pour éviter les menaces de la disette. Les travaux qu'il faut alors exécuter sont sans doute un contre-temps fâcheux et dérangeant plus ou moins la conduite des cultures industrielles, mais en général le préjudice ne sera pas très-grave si on a pu défricher et planter une surface suffisante de niaments. C'est toujours un acte de prudence d'un propriétaire de conserver à proximité de son habitation une réserve de jeunes repousses de bois, qui puissent servir en telle occurrence.

Ceux de mes lecteurs qui n'ont pas habité la Guyane pourront être surpris du conseil qui revient si souvent dans mes écrits d'établir des cultures sur de nouveaux défrichés de grands bois, de l'hypothèse de plantations de végétaux alimentaires dans le haut des criques et des rivières annexées à des cultures industrielles établies plusieurs lieues au-dessous en aval. Ceux qui connaissent la colonie savent que je ne conseille que des choses qui sont non-seulement très-praticables, mais qui ont été de tous temps très-pratiquées. Les rivières et les criques navigables assurant des voies de communication et de transports très-faciles, rien n'est plus simple que d'avoir des cultures de vivres à plusieurs lieues en amont et d'en rapporter les produits dans des barques. Si ces cultures sont intelligemment groupées, rien de plus facile que d'en confier la surveillance à une ou deux familles, d'y porter,

à chaque moment utile, les travailleurs et de les ramener aussitôt l'ouvrage achevé. La Guyane étant couverte partout de forêts et extrêmement peu peuplée, il est parfaitement loisible de changer continuellement l'emplacement de ses abatis et d'employer à la production des vivres ces vastes espaces de terres boisées d'une fertilité médiocre et toute passagère, qui ne comporteraient pas de cultures sérieuses de denrées d'exportation.

La pourriture du Manioc en terre étant la cause la plus considérable du défaut de vivres, il est de la plus haute importance pour le planteur de surveiller activement les abatis. Sitôt qu'on s'aperçoit que les racines se gâtent, il faut tout arracher et préparer toute la récolte en couac ou farine. Le couac, comme on sait, se conserve très-bien. La prompte manipulation d'une grande quantité de racines sera bien plus facile si l'on possède une roue à grager.

Harmonie de la culture des vivres et de la culture des denrées d'exportation. — Je terminerai ces considérations générales en développant cette proposition incontestable, que la bonne production des vivres marche solidairement et en harmonie naturelle avec la bonne pratique des cultures d'exportation. Non-seulement les cultures d'exportation sont, à la Guyane, les seules qui conduisent à la richesse et qui répondent au but de la création des colonies, en donnant un aliment actif au commerce de la métropole, mais encore elles aident la production des vivres. La culture de la Canne en terres basses, opérant le dessèchement régulier des riches alluvions de la côte, peut seule assurer la puissante production des Bananes ; elle s'allie encore très-bien avec la production du Riz, avec l'élevage de bêtes à cornes dans les savanes. L'association intelligente de la culture de la Canne à sucre, à l'embouchure des fleuves, avec des cultures de Caféier et de Cacaotier dans les veines les plus riches des terres hautes peut seule permettre la production des engrais, qui seraient d'un usage si profitable pour augmenter le rapport des plantations.

Ces cultures de Caféier et de Cacaotier sont une occasion de production de vivres, car on peut, pendant les deux premières années, entre les jeunes arbustes qu'on vient de planter, récolter du Maïs, des Patates, et même, avec la précaution de ne pas en

abuser, un peu de Manioc. La création de plantations permanentes dans ces localités invite à établir au voisinage de grands abatis de vivres, et permet de les surveiller et de les entretenir convenablement.

La culture régulière des denrées d'exportation permet seule, en créant un centre fixe de travail agricole, de pratiquer sans inconvénient le renouvellement des abatis et ces jachères de reboisement qui favorisent la bonne et facile production du Manioc. Des travailleurs qui ont une résidence fixe et des habitudes régulières de culture sur une habitation, peuvent, sans qu'il en résulte d'abus, aller chercher à une distance même assez grande des terres plus propices pour planter leurs cultures alimentaires et y changer fréquemment l'emplacement de leurs abatis. Des individus qui le feraient sans avoir ce centre fixe échapperaient évidemment à toute influence administrative et civilisatrice, resteraient en chômage les deux tiers de l'année, et retomberaient dans la pratique de la vie sauvage.

Il a pu se produire, dans quelques îles peu étendues et vouées à la riche culture de la Canne à sucre, que la production des vivres ait été restreinte et presque absorbée par la plantation des denrées coloniales. La culture de la Canne à sucre étant beaucoup plus lucrative, la terre y a été presque partout plantée en Cannes, et le propriétaire y trouve beaucoup plus d'avantage à acheter ses vivres au dehors qu'à les produire. Un tel état de choses tend à se prononcer notamment à l'île de la Réunion et à Maurice, qui trouvent à Madagascar et dans l'Inde de faciles approvisionnements de Biz et de bétail. Cela tend, quoique à un moindre degré, à se produire dans nos Antilles, surtout depuis que l'introduction de travailleurs asiatiques y a fait sentir le besoin du Riz, que le sol des Antilles ne peut produire avec avantage. La Guyane est trop vaste, son territoire est trop varié, ses terres hautes se refusent trop absolument à la culture permanente de la Canne avec l'aide de la charrue, pour qu'on y arrive jamais à une telle situation. Je ne loue du reste en aucune manière cet exclusivisme agricole, qui consacre tout un pays à une seule culture plus lucrative que les autres; une attraction pécuniaire séductrice, quelquefois même une nécessité financière et économique absolue, le

commandent ; mais, après une prospérité artificielle et éphémère, un peu plus tôt ou un peu plus tard, de terribles désastres en résultent. L'appauvrissement du sol difficile à réparer, des maladies imprévues des plantes, sont le châtement de cet outrage aux lois de la nature, que la saine agriculture doit toujours humblement respecter.

Mais laissons là cet autre genre d'abus, dont je n'ai pas à m'occuper.

A la Guyane, l'association des cultures d'exportation à la production des vivres présente par-dessus tout cet avantage capital, qu'elle comble les lacunes de chômages que la culture exclusive des derniers laisse nécessairement subsister. Quelle que soit la variété des soins que les diverses cultures vivrières réclament, elles reviennent toujours plus ou moins à cette même formule : Défricher pendant la sécheresse, planter au retour des pluies, et ensuite attendre la récolte, qui vient à deux ans pour le Manioc en terre neuve, à un an en terre déjà cultivée, à 6 mois, 5 mois, 4 mois, pour d'autres plantes. Une telle attente représente, dans la vie du cultivateur, un chômage ruineux, qu'on doit de toutes manières s'attacher à faire disparaître. Je sais que beaucoup de Noirs ne se soucient guère plus que les Indiens Gabilis de rester sans occupation. Le temps inoccupé ne leur pèse pas. En attendant l'ouvrage, ils vont à la pêche, à la chasse, voyagent, ou vont récolter des graines sauvages dans les bois. La conséquence d'une pareille manière de vivre est facile à deviner : c'est la misère, ou tout au moins le défaut d'aisance. Celui qui s'y laisse aller réduit peu à peu son travail à la production du strict nécessaire, à l'entretien de son existence, et une société formée de tels citoyens voit s'anéantir sa prospérité et doit renoncer à tout espoir de progrès et de civilisation. Quiconque a pratiqué la vie agricole ou médité un peu sur elle, sait que l'un des buts que le cultivateur doit poursuivre avec le plus de persistance et de sagacité est l'emploi suivi de son temps. Le chômage est la ruine de l'ouvrier salarié et la misère de celui qui travaille à son propre compte ; or, il est un seul moyen de l'éviter dans l'agriculture coloniale, c'est d'associer les cultures industrielles aux cultures alimentaires.

La culture sucrière fournit du travail en toute saison ; les

récoltes du café, du cacao, du coton, qui toutes demandent beaucoup de main-d'œuvre, tombent en majeure partie aux saisons où les abatis plantés en végétaux alimentaires ne réclament pas de travail. La suite de mes écrits le démontrera amplement.

Après ces considérations générales, venons à des calculs précis sur la culture des vivres et l'alimentation.

Le premier point qu'il convient d'établir, pour traiter méthodiquement le sujet, est celui-ci :

Quelle étendue de sol planté en vivres pourvoit à l'alimentation végétale d'un homme ?

Pour le faire nous présenterons en regard :

1° Combien chaque plante alimentaire produit par mètre carré ;

2° Combien un homme consomme par jour de ces produits ;

3° Quelle association d'aliments végétaux bien choisis répond le mieux aux exigences de la nutrition.

Nous rappelons que nous ne parlons ici que de l'alimentation végétale ; nous supposons qu'il entre tous les jours dans la ration des travailleurs une certaine quantité de matières animales et particulièrement de poisson salé, environ 200 grammes, suivant les usages de la colonie.

En évaluant d'une manière générale les rendements des plantes alimentaires, nous constatons :

Que les plantes à racines farineuses et le Bananier produisent 1, 2 et 3 kilog. par mètre carré, suivant la richesse du sol et le soin de la culture, la terre ayant été occupée pendant un an ;

Que les Céréales, au contraire, et les Légumineuses à graines farineuses rendent 0 kil. 1, 0 kil. 2, 0 kil. 3, dans la même période de temps.

Il ressort immédiatement de ces chiffres que les racines farineuses et le Bananier rapportent infiniment plus, et constituent par conséquent un aliment beaucoup plus économique. Il n'est pas moins certain qu'ils représentent, à poids égal, une valeur alimentaire inférieure à celle des céréales. On corrige cette insuffisance nutritive en associant au régime de ceux qui en font usage une suffisante quantité de poisson.

Tout le monde sait qu'à la Guyane la farine de Manioc réunie à la morue a été, est et restera la nourriture principale des Nègres ;

que les Indiens indigènes y vivent de farine de Manioc, de poisson et de viande, fruits de la pêche et de la chasse; que les racines farineuses y offrent non-seulement l'alimentation la plus économique, mais encore la plus assurée et la plus commode.

La réduction en couac, ou farine de Manioc, de la racine du Manioc, modifie peut-être un peu la valeur nutritive de ce produit végétal; mais, après tout, elle n'en change pas le caractère essentiel. En dépit de la désignation de farine, ce n'est qu'une racine farineuse grossièrement râpée et soumise à une courte cuisson, d'une richesse minime en azote. Cette préparation, d'autre part, ne fait subir au poids des racines fraîches qu'un déchet assez modéré, puisqu'un kilog. de racines donne environ 250 grammes de couac et que le couac, se mouillant au moment où on le mange, reprend alors une partie du poids perdu. Le cultivateur qui se nourrit de farine de Manioc tire donc sa nourriture végétale d'une faible surface de sol.

Consommation. L'expérience a établi à la Guyane qu'un Nègre, soumis à un travail régulier, mange 750 grammes de couac. La morue, quelques légumes et quelques fruits forment le reste de sa nourriture. En admettant que la racine de Manioc perde les $\frac{3}{4}$ de son poids en se convertissant en farine, 750 grammes de couac équivalent à 2 kil. 8, soit, en chiffres ronds, 3 kilog. de racine fraîche.

Un Nègre qui reçoit des Bananes au lieu de Manioc en mange environ 3 kilog. ou 2 kil. 5, ou même 2 kilog. Il y a à défalquer le poids de la peau du fruit et du tronçon de tige du régime.

Nous supposerons que ce chiffre de 3 kilog. doit être adopté pour la ration végétale en Ignames, Patates ou autres racines farineuses.

Il serait peut-être plus exact d'estimer ces rations à 2 kil. 5; mais nous aimons mieux forcer un peu les chiffres que rester en dessous. Il y a même des auteurs qui estiment ces rations à 2 kilog.; mais, je le répète, j'aime mieux en ce moment exagérer.

La ration en Riz peut s'évaluer à 600 grammes, le Riz étant plus nourrissant que le Manioc et prenant plus d'eau dans la cuisson; on pourrait même l'évaluer un peu plus bas. Je sais que dans l'Inde les cultivateurs mangent une quantité considérable de Riz;

mais ils sont loin d'avoir dans leur nourriture la même quantité de matières animales que contient la ration des ouvriers de la Guyane.

Il est impossible de fixer, à la Guyane, une ration de Maïs, ou de légumes farineux, ou de farine de céréales, ces divers produits n'ayant jamais joué dans l'alimentation des travailleurs qu'un rôle absolument accessoire et accidentel.

Ayant indiqué le rendement agricole des plantes alimentaires et le chiffre de leur consommation journalière en ration, il m'est facile de calculer la surface de terre en culture qui pourvoit à l'alimentation d'un homme.

Un Noir adulte, nourri de farine de Manioc, consomme par jour 750 grammes de couac, ce qui représente environ 3 kilog. de racine. Or, le Manioc rendant, en moyenne, un kilog. de racines par mètre carré, après une culture d'une année, il ne faudrait, en théorie rigoureuse, que 365×3 ou 1095 pour le nombre de mètres carrés de culture de Manioc qui doit pourvoir à son alimentation. Toutefois cette évaluation ne serait pas exacte en pratique, parce qu'il y a toujours déchet sur la récolte, par suite de dégâts des animaux ou de pourriture de racines. D'un autre côté, le Manioc n'est pas arraché à un an, dans la bonne culture de cette plante; il est récolté à 2 et même 3 années, sur les défrichés de forêts, et son rendement s'élève alors à 2 et 3 kilog. le mètre carré. Cultivé au contraire avec négligence, sur des terres épuisées où il ne peut être attendu à deux ans, son rendement descend quelquefois à 0 kil. 6. Il résulte de là que la surface de terre plantée en Manioc qui suffit à l'alimentation d'un Noir adulte peut varier depuis 6 ares de terrain jusqu'à 18 ou 20. Dans la pratique des habitations bien conduites, on l'estime à 10 ou 12. On voit dans ces chiffres l'ample confirmation de ce que j'ai avancé, que le cultivateur ne tire son alimentation d'une faible surface de culture et au prix de peu de jours de travail, qu'autant qu'il plante ses végétaux alimentaires dans un sol convenable et suivant les règles consacrées par la bonne pratique agricole. Il ne faut pas s'effrayer de cette nécessité, à la Guyane, de changer incessamment l'emplacement des cultures de Manioc pour y produire cette racine en abondance sur de faibles surfaces et avec

peu de travail; ce n'est pas la terre qui y fait défaut, ce sont les bras.

Le Bananier rapportant environ 2 kilog. par mètre carré, dans les bonnes cultures de terre basse, il semblerait que rigoureusement 5 ares et demi de Bananiers pourraient pourvoir à la nourriture annuelle d'un travailleur qui en consommerait par jour 3 kilog.; mais il faut réfléchir que le Bananier ne rapporte pas avec une égalité parfaite pendant toute l'année, qu'il y a donc des moments où l'on pourrait ne pas récolter suffisamment, si l'on n'en cultivait que sur cette surface. Le plus sage est d'estimer la surface de culture nécessaire à 7 ou 8 ares.

Les calculs que l'on pourra faire pour le Riz seront toujours très-incertains, parce que l'on n'a pas de données positives sur son rendement à la Guyane. Si l'on suppose qu'un hectare produise par an 2 000 kil. de Riz en balle, soit 1 200 kil. de Riz pilé, et qu'un homme consomme par jour 600 grammes de Riz pour sa nourriture, on trouvera qu'il faut une surface de 18 ares environ pour pourvoir à sa consommation annuelle.

Comme une bonne alimentation doit toujours être variée, il faut toujours supposer que le cultivateur se nourrit à la fois de Manioc, d'autres racines farineuses, de Bananes et de Riz. Dans les terres hautes, il se nourrira surtout de Manioc; dans les terres basses, surtout de Bananes. Le Riz n'est nulle part la base de l'alimentation.

Outre ces plantes alimentaires principales, qui font la base de l'alimentation végétale, il faut faire entrer dans la ration une certaine proportion de légumes et de fruits, proportion assez difficile, il faut en convenir, à évaluer rigoureusement. On peut estimer que deux ares de terre cultivés en jardin auprès de la case peuvent fournir un homme de légumes (Aubergines, Gombo, Pois divers, Ciboule, Bananes même, si le cultivateur n'a pas à sa portée de terres basses où il puisse en faire une plantation plus étendue); mais il faut, pour obtenir un produit suffisant, que la terre soit tenue jardinièrement, c'est-à-dire bêchée et fumée, et que l'ombre et les racines de grands arbres plantés au voisinage ne portent pas préjudice aux cultures des plantes basses. On peut estimer que 3, 4 ou 5 ares, plantés des arbres à fruit les plus

utiles et entretenus dans une haute fertilité par le voisinage de l'homme, peuvent fournir et au-delà les fruits qu'il consommera dans l'année.

On trouvera dans ces détails la confirmation de ce que j'ai avancé : que des cultures de 12 ou 15 ares en bonne terre, de 20 ou 25 en sol médiocre, suffisent pour fournir une alimentation végétale saine et variée.

L'homme ne vit pas seul ; il a avec lui une femme et des enfants. Ses charges sont accrues par la famille, mais il trouve aussi dans la famille un concours notable de forces. La femme et les enfants au-dessus de 12 ans sont très-propres à exécuter les travaux de sarclage, de plantation, de récolte et de manipulation des récoltes, qui reviennent en toute saison dans l'agriculture équatoriale et qui demandent, sinon beaucoup de force, au moins beaucoup de temps et de soin. Un Noir et sa famille doivent en général tenir en culture de vivres 30, 40 ou même 50 ares pour y trouver leur alimentation végétale.

Les chiffres que je donne sont en rapport avec l'ancienne affirmation des planteurs qu'un carré (c'est-à-dire à peu près un hectare), cultivé en vivres, fournit à la nourriture de 40 personnes, celles-ci supposées formées non exclusivement d'hommes adultes, mais d'hommes adultes, de femmes, d'enfants et de vieillards.

Si, sous l'Equateur, une culture peu étendue fournit à la nourriture de l'homme, il ne faudrait pas en conclure que l'homme peut y vivre indéfiniment sur un très-petit terrain. Il est, au contraire, de toute nécessité de changer souvent l'emplacement des cultures, et, par conséquent, de jouir de l'usage d'un territoire beaucoup plus étendu que celui qu'on plante en une même année.

Je dois encore rappeler que l'homme ne tire réellement sa nourriture d'une petite surface de sol qu'autant que le sol est convenable, bien choisi et bien préparé, et qu'autant que les parcelles cultivées sont attenantes et contiguës, de manière à former par leur réunion des champs d'une grandeur raisonnable. Huit ou dix ares bien cultivés, pris dans une grande pièce, peuvent porter d'importants produits ; la même surface enclavée dans une forêt ne peut à peu près rien produire, l'ombre des arbres voisins et leurs racines y portant un préjudice considérable ; en outre, toutes

les bêtes malfaisantes des grands bois, insectes et gros animaux, viennent y ravager les cultures.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'alimentation végétale; il est évident que l'homme réclame pour sa nourriture une juste proportion de matières animales. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter avec quelque détail de cette partie de l'alimentation.

Qu'il me suffise de dire que, sur les habitations, les Nègres adultes reçoivent, avec la ration végétale que j'ai indiquée, environ 200 grammes de morue et plus rarement de viande salée. Quant aux Noirs qui vivent isolés et indépendants, sur un petit terrain qu'ils possèdent, il est très-difficile de savoir ce qu'ils mangent de matière animale; je pourrais conjecturer qu'ils en consomment moitié moins, et cette réduction est certainement plutôt faible qu'exagérée.

Notes. — Ce que j'ai dit de la surface de culture nécessaire à la nourriture d'un homme doit s'entendre seulement de la région équatoriale. Dans les pays chauds, à pluies suffisantes sans être excessives, le travailleur peut vivre sur un espace de culture un peu moindre. Il peut surtout conserver longtemps ses cultures sur le même emplacement. Dans ces conditions, la population agricole peut devenir très-dense, comme on le voit aux Antilles, à la Réunion, etc.

Dans les pays chauds et secs, à pluies courtes et quelquefois incertaines, l'homme ne peut vivre que sur un espace de culture beaucoup plus considérable, à moins que la terre ne soit irriguée artificiellement. Dans de tels pays, il demande toujours à des grains la plus forte partie de sa nourriture, et par cela même il doit cultiver une plus grande surface.

Dans la région tempérée chaude, là où le sol peut être irrigué, l'homme peut vivre sur une surface de culture très-peu étendue.

Dans les pays tempérés, l'homme vit sur un espace de culture plus grand que dans les pays chauds. Cet espace varie toutefois beaucoup, non-seulement en raison de la fertilité du sol et de la nature du climat, mais encore en raison des habitudes de nourriture. Il est évident que l'homme qui veut manger beaucoup de viande ou tout au moins de matières animales ne pourra vivre que sur un terrain 3 ou 4 fois plus étendu que celui qui n'en

mange que peu. L'homme qui mangerait beaucoup de Pommes de terre, de Choux et de gros légumes, pourrait cultiver un espace infiniment moindre que celui qui vivrait presque exclusivement de pain.

Ce serait sortir de mon sujet que de traiter avec détail et précision ces questions intéressantes. J'espère toutefois pouvoir un jour les aborder dans d'autres publications.



mange du peu. L'homme qui mangerait beaucoup de Pommes de terre, de Choux et de gros légumes, pourrait cultiver un espace infiniment moindre que celui qui vivrait presque exclusivement de pain.

Ce serait sortir de mon sujet que de traiter avec détail et précision ces questions intéressantes. J'espère toutefois pouvoir un jour les aborder dans d'autres publications.

